

ridicule jusqu'à son *Plain-Chant*, où, à l'approche du gouffre, il s'épure.

Cela n'a jamais été étudié, semble-t-il : pourquoi, dès qu'un poète français est au meilleur de sa forme et au cœur de l'angoisse, attrape-t-il aussitôt les accents de la *Pléiade* ? Pourquoi, si différents qu'ils soient, Apollinaire, Milosz et Cocteau se réfugient-ils sous l'aile de Ronsard ? Comme si un certain ton était imposé par notre langue lorsque, cette gueuse tout en dérobades et en refus, on parvient à la posséder. Si le temps est beau, dix individus par siècle accomplissent la prouesse. Cocteau est du nombre.

M. Arnaud coud avec habileté son art et sa vie, dans une tapisserie où le moindre minois et la plus petite trogne acquièrent un tel relief qu'à les examiner on oublie un peu la raison pour laquelle on est venu. De la poussière des archives et des querelles littéraires du passé, il tire une effervescence d'atomes. On le montrait, plus haut, en train de prendre congé de ses hôtes. S'il se retourne, ne va-t-il pas mesurer, d'un coup, le silence et le vide qui l'attendent chez lui ? M. Arnaud risque de connaître la gueule de bois et la lassitude des gagnants. Avant de rebondir, comme son modèle, qui disait et prouvait : « La route est longue au bout de laquelle on est jeune. »

4 SEPTEMBRE 2003

✶ Claude ARNAUD, *Jean Cocteau*, Gallimard, 859 p.